

Sur les traces de Nicolas Bouvier

(1929-1998)

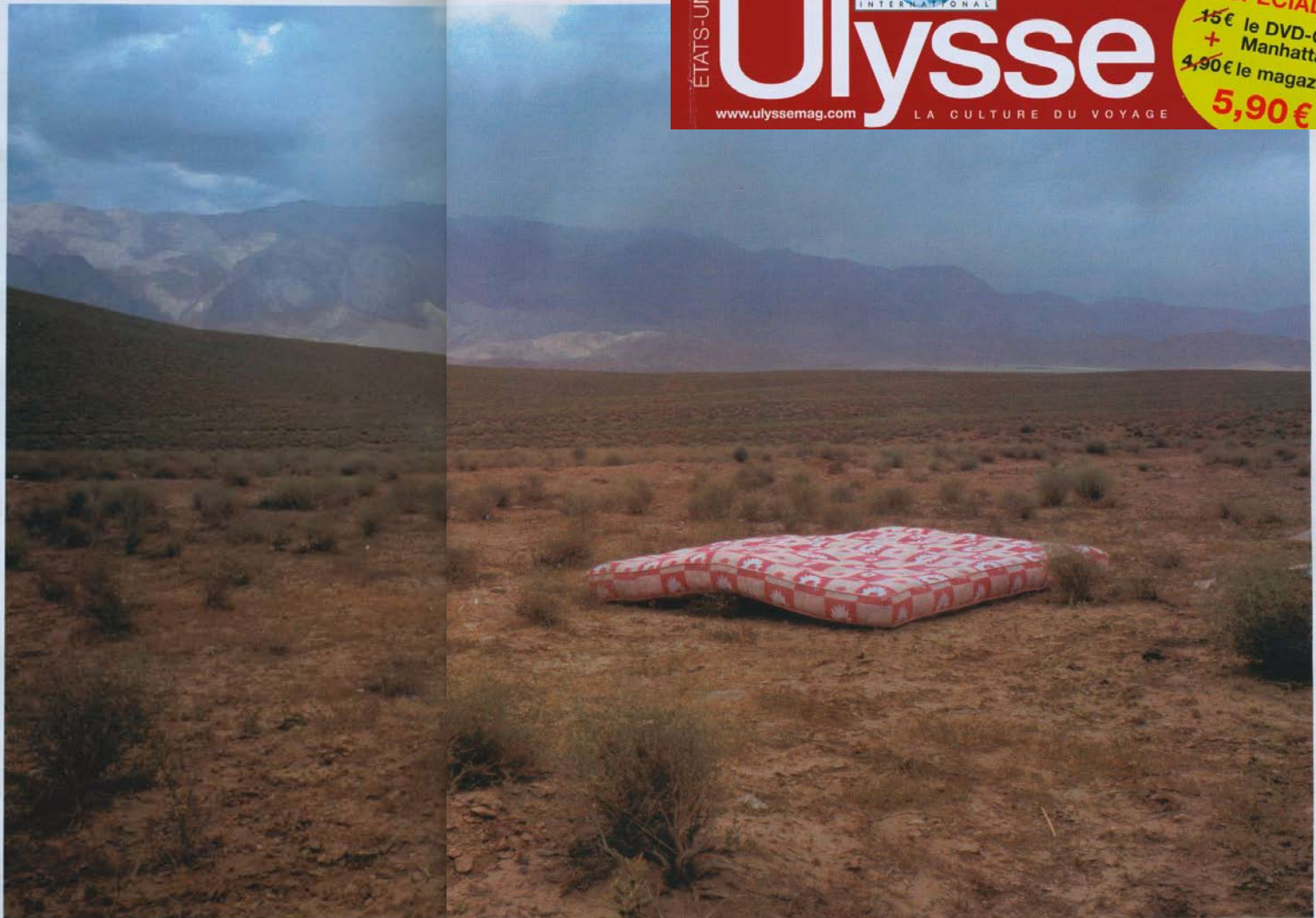
En 1953, le jeune **Nicolas Bouvier** quittait sa Suisse natale pour parcourir en voiture la route de l'Orient. Le périple, effectué en compagnie du peintre et dessinateur Thierry Vernet, devait emmener les deux amis de Genève au Khyber Pass, à la frontière entre le Pakistan et l'Afghanistan. Dix ans plus tard, Bouvier publiait *L'Usage du monde*, un chef-d'œuvre de la littérature de voyage.

Fin novembre 2004, le photographe **Frédéric Lecloux**, de l'Agence Vu, partait à son tour avec femme et enfant. Pendant un an, sans mettre nécessairement ses pas dans ceux de Nicolas Bouvier, il a cherché à travers son objectif à capter l'esprit de son illustre prédécesseur. Le fruit de son travail a fait l'objet d'un livre, *L'Usure du monde*, paru fin février 2008 aux éditions du Bec en l'air.

À l'occasion des dix ans de la disparition de Nicolas Bouvier, en février 1998, *Ulysse* a choisi de les réunir tous les deux – Nicolas Bouvier l'initiateur, Frédéric Lecloux l'initié – dans ce portfolio en faisant se répondre les textes du premier avec les photos du second. En quelque sorte, un troisième voyage à travers le temps et l'espace... Bonne route!

Textes extraits de *L'Usage du monde*, de Nicolas Bouvier, éd. Payot.

Photos extraites de *L'Usure du monde*, de Frédéric Lecloux, éd. Le bec en l'air.



Sur la route de Bam, Iran, juin 2005.

"C'est la contemplation silencieuse des atlas, à plat ventre sur le tapis, entre dix et treize ans, qui donne ainsi l'envie de tout planter là. [...] La vérité, c'est qu'on ne sait comment nommer ce qui vous pousse. Quelque chose en vous grandit et détache les amarres, jusqu'au jour où, pas trop sûr de soi, on s'en va pour de bon. Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait."

Sécurité Le quai d'Orsay est-il de bon conseil ?

ÉTATS-UNIS

Courner INTERNATIONAL

Ulysse

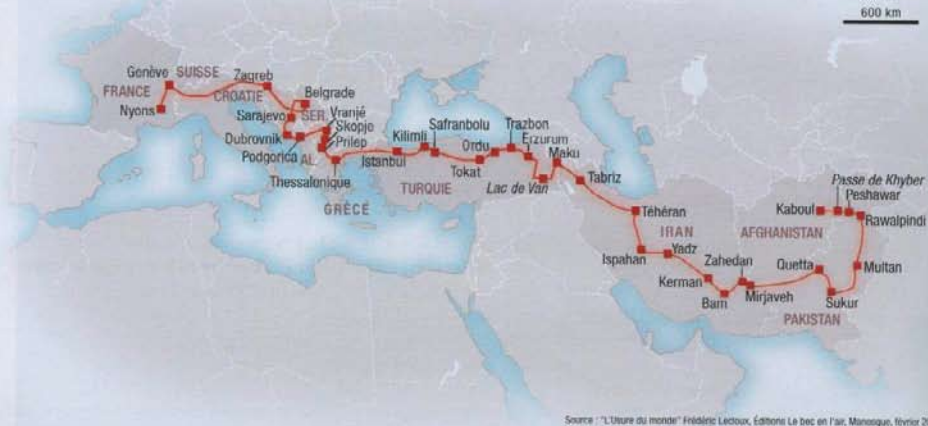
www.ulyssesmag.com LA CULTURE DU VOYAGE

OFFRE SPÉCIALE

15€ le DVD-Guide + Manhattan

4,90€ le magazine*

5,90€



Source : "L'Usure du monde" Frédéric Lecloux, Éditions Le bec en l'air, Manosque, février 2008.

"L'idée du voyage selon Bouvier s'est malheureusement usée"

Frédéric Lecloux fait partie de ces voyageurs que *L'Usure du monde* a tout simplement envoûtés. *Ulysse* l'a rencontré entre deux voyages...

Ulysse : Comment est née l'idée de publier un livre de photographies sur Nicolas Bouvier ?

Frédéric Lecloux : Mes premières lectures de Nicolas Bouvier, en 1994, ne m'ont pas marqué. J'y suis revenu en 1998. Là, la "mayonnaise" a commencé à monter. Le livre s'est cristallisé en moi pour correspondre au livre de voyage par excellence. Je ne pouvais plus lire autre chose ! Il fallait que je "règle" mes comptes avec lui, que je l'exorcise. Pour ça, j'ai dû trouver un langage. Je ne suis pas écrivain et, à l'époque, je n'étais pas encore vraiment photographe. Puis entre fin 2001 et début 2003, j'ai effectué plusieurs voyages au Népal pour un travail sur la jeunesse népalaise, qui a donné le livre *Katmandou 2058* [éd. La Renaissance du livre, 2003]. C'est à ce moment, je crois, que j'ai trouvé ma propre écriture photographique et, en même temps, l'outil pour parler de Nicolas Bouvier.

Que cherchez-vous à "montrer" dans vos photos ? Quel est ce langage photographique dont vous parlez ?

Essentiellement, je travaille sur trois axes. D'abord, les lieux vides. C'est une manière pour moi de mettre les gens seuls face à leur avenir. Ensuite, les objets du quotidien, banals en apparence et dont l'accumulation et la symbolique s'imposent au fil du voyage. Enfin, les gens... Je les photographie frontalement, à une certaine distance qui est pour moi une marque de respect.

L'écriture de Nicolas Bouvier est très visuelle, à la fois concrète et poétique. Vous a-t-elle inspiré en tant que photographe ?

Oui... Cela dit, je suis allé cueillir des images que j'avais déjà presque toutes dans la tête. Nicolas Bouvier passait des heures à rechercher le mot juste, à polir les phrases, à enlever tout ce qui était de trop. J'ai essayé de faire la même chose avec les photos. J'ai cherché l'image juste.

Au-delà du clin d'œil à "L'Usage du monde", pourquoi avoir choisi "L'Usure du monde" comme titre de votre ouvrage ? On y sent un parfum de nostalgie, de désillusion... Serait-ce que le monde a vieilli depuis Nicolas Bouvier ?

"En Macédoine, on a parfois vécu dans des conditions précaires et modestes, proches de celles qu'a pu connaître Nicolas..."

C'était un pari. En cinquante ans, il y avait des probabilités que la route de l'Inde suivie par Nicolas Bouvier se soit usée, notamment parce que les régions traversées ont connu la guerre, à part la Turquie et encore... J'avais mis un point d'interrogation sur ce titre puis il a disparu après le départ en voyage. Il était clair que le pari était malheureusement devenu juste.

Vous vous attendiez à davantage de poésie ?

J'ai retrouvé de la poésie ! Mais il y a plus de tristesse dans la vie des gens. Le monde devient plus petit de jour en jour. En 2010, on sera un milliard de voyageurs. Et puis l'idée même du voyage selon Nicolas Bouvier s'est usée, elle n'est plus du tout à la mode.

Pourtant, on assiste à l'émergence de mouvements comme celui de "Cittaslow", qui font l'éloge de la lenteur dans tous les domaines de la vie quotidienne, y compris le voyage...

C'est vrai qu'au cours de notre voyage, on a rencontré des gens qui aiment voyager lentement, mais ils sont très marginaux ! Leur nombre n'augmente pas dans les mêmes proportions que le tourisme de masse. Or, le tourisme de masse laisse des traces indélébiles...

Cela veut-il dire que la manière de voyager de Nicolas Bouvier est aujourd'hui impossible ?

Non... Tout le monde peut voyager comme Nicolas Bouvier, à condition d'être ouvert sur le monde et sur l'autre. Ce que ne permet pas, justement, le tourisme de masse. La plupart des gens ignorent ce qui se passe autour d'eux. Prenons une ville comme Ispahan, en Iran. J'y suis allé en 1998 avec un ami. Évidemment, c'est une ville intéressante pour son architecture, pour la culture persane, les gens y sont accueillants. Depuis, j'y suis retourné avec ma compagne Marie. À travers les femmes qu'elle a rencontrées sur place, elle en a eu une perception vraiment très différente ! Ce que je veux dire par là, c'est que le tourisme de masse, la marchandisation de l'ailleurs nous cachent les réalités d'une culture. On ne nous parle pas de la République des Mollahs ! C'est la même chose pour le Tibet. La plupart des voyageurs ignorent qu'un million de personnes sont mortes dans les geôles chinoises.

Le touriste n'est qu'un consommateur inconscient ? Je suppose que les gens travaillent toute l'année

comme des sauvages et qu'ils ont envie d'aller respirer ailleurs sans se poser trop de questions. On ne peut pas trop leur en vouloir mais en même temps, il y a un besoin d'éducation et de réflexion sur ce que chacun va prendre ailleurs.

Vous dites, dans la préface de "L'Usure du monde", que c'est dans "l'équilibre entre la félicité proclamée et la peur en filigrane que Nicolas Bouvier a ourdi sa poésie". Que voulez-vous dire, exactement ?

L'écriture de Nicolas Bouvier est toujours sur le fil. Il essaie tout le temps de recoller les contraires, comme le montrent d'ailleurs les titres de ses livres : *Le dehors et le dedans*, *Le vide et le plein...* En se donnant du temps, il cherche à saisir ce qu'il y a de merveilleux dans les endroits où il se trouve. Des endroits souvent frugaux, d'ailleurs. Il s'intéressait à la vie des gens simples et trouvait davantage d'intérêt dans le dépouillement que dans l'opulence. Mais si le bonheur est le parti pris de *L'Usage du monde*, Nicolas Bouvier évoque aussi la peur de la mort. Mais il n'en parle jamais en son nom propre. À Ispahan, par exemple, il s'est senti très mal. Il en parle comme d'un paysage qui lui en veut et qu'il faut "quitter immédiatement sous peine de conséquences incalculables".

Vous-même, avez-vous rencontré des paysages qui vous en ont voulu au cours de votre voyage ?

Une ville nous en a voulu. C'est Skopje, en Macédoine. On y a rencontré que des gens pas heureux d'être là ! On y a quand même vécu de bons moments parce que des amis nous ont rejoints. On a été beaucoup plus heureux à Prilep, toujours en Macédoine. On y a vécu à la fin de l'hiver, dans des conditions peut-être les plus proches de celles qu'a pu connaître Nicolas Bouvier pendant son voyage, dans la maison de la maman d'un gars rencontré à Skopje. Il y faisait tellement froid qu'il y avait huit édedrons sur le lit. Le chauffage électrique faisait tout le temps péter les plombs !

Finalement, l'exorcisme a-t-il fonctionné ?

[Rires] Ce voyage a répondu à certaines questions... Mais d'autres ont surgi ! D'autres lectures aussi : Henri Michaux, Victor Segalen, Kenneth White... Une chose est sûre : ce n'est pas demain que je vais relire du Proust ou du Balzac !

Propos recueillis par Sophie Crépon

"Après avoir franchi le pont de la Save, il fallait suivre deux ornières qui longeaient les berges jusqu'à un lopin envahi de chardons où s'élevaient quelques pavillons délabrés. [...] Thierry me fit arrêter devant le plus grand. [...] Une odeur de térébenthine et de poussière prenait à la gorge. [...] Un ronflement puissant s'échappait des portes entrouvertes et résonnait sur le palier. [...] Thierry s'était installé, en clochard méthodique, sur une portion de plancher balayée, à bonne distance des carreaux brisés. Un sommier rouillé, son matériel de peinture, la lampe à pétrole et, posés à côté du primus sur une feuille d'érable, une pastèque et un fromage de chèvre. La lessive du jour séchait sur une corde tendue. C'était frugal, mais si naturel que j'avais l'impression qu'il m'attendait là depuis des années."

Le vieux pont de la Save, Saimichte, Belgrade, Serbie, décembre.



**"IL Y A DES VILLES
TROP PRESSÉES
PAR L'HISTOIRE
POUR SOIGNER
LEUR PRÉSENTATION"**



Nenad Mladenovic, Vranjë, Serbie, janvier.

**"DE LA CUISINE
ÉCLAIRÉE AU
PÉTROLE MONTAIT
UNE MUSIQUE D'UNE
GAÏTÉ CANAILLE..."**

"Assis en rang derrière une table chargée de litres à moitié vides, cinq Tziganes dans la quarantaine, cinq Tziganes pouilleux, guenilleux, finauds, distingués, grattaient leurs instruments rapiécés et chantaient. Des visages à larges pommettes. Des cheveux noirs, plats, longs sur la nuque. Des têtes d'Asiates, mais frottées à tous les petits chemins d'Europe, et cachant [...] la clé des champs au fond de leurs feutres mités."



Page de gauche
En haut :
Mosquée
Küçükmecidiye,
Istanbul,
Turquie, avril.

En bas : Kilimli,
mer Noire,
Turquie, avril.

**“LA CHAMBRE
ÉTAIT ENCORE GRISE,
ON ENTENDAIT
MUGIR LES BATEAUX
DU BOSPHORE...”**

Bebek,
Istanbul,
Turquie, avril.

**“EN VOYAGE,
IL Y A DES MOMENTS
OÙ LA PEUR VOUS
TOMBE DESSUS
AU DÉTOUR D'UN
CHEMIN COMME UNE
DOUCHE GLACÉE...”**

“Nous en étions maintenant réduits à l'épi de maïs grillé ou à la gargote de mauvaise mine. [...] Les jours où il ne dessinait pas, Thierry continuait bravement à tourner en ville comme un jouet détraqué. [...] Il rentrait hors de lui et tout en s'épongeant debout dans la cuvette, racontait sa journée. Une patronne de galerie [...] lui avait chaleureusement expliqué comment et pourquoi, à Istanbul, un peintre crevait forcément de faim. [...] Une que nos déboires n'étonnaient pas, c'était la chambrière du Moda. Une femme amère et fine, polonaise comme sa patronne [...] Chaque matin, après avoir apporté le thé, elle s'asseyait au bout du lit et se faisait raconter par le menu nos échecs de la veille.”



*Dernière
la mosquée
du Cheikh-
Lotfollah,
Ispahan,
Iran, mai.*

“On voyait le bulbe léger des mosquées flotter sur la ville étendue. [...] Ispahan est devenue province, elle s'est rétrécie, et ses immenses et gracieux monuments séfévides flottent sur elle comme des vêtements devenus trop grands. Ils s'effritent aussi et se détériorent [...] C'est justement par cet abandon si humain au temps, qui est leur seule imperfection, qu'ils nous deviennent accessibles et nous touchent.”

**“CETTE VILLE
IMPALPABLE, CE
FLEUVE QUI N'ABOUTIT
NULLE PART...
TOUT N'ÉTAIT PLUS
QU'EFFONDREMENT,
REFUS, ABSENCE.”**

“De tous les Iraniens, les gens de Chiraz ont la réputation d'être [...] des roués paisibles, à l'esprit vif, ne s'étonnant de rien et modérément rapaces. [...] Ils acceptèrent de nous transporter, nous et notre voiture [...] nous avons près de 300 kilomètres à faire et la route promettait d'être mauvaise. [...] C'est dans la première descente qu'on entendit péter les freins du camion [...] Quelques jurons s'élevèrent de la cabine, suivis aussitôt du hurlement du pignon de troisième qui lâchait [...] Le camion accélérât toujours. [...] Le mécanicien nous adressa un geste d'impuissance et disparut de la portière [...] Persuadés d'y rester, on se serra la main en rabattant nos casques [...] Quand je repris mes esprits, la poussière était retombée. [...] On chercha des yeux l'équipage : adossés à un rocher, la moitié du crâne à l'ombre, les trois compères de la cabine pelaient et salaient un petit concombre [...] Puisqu'il était écrit qu'ils ne mourraient pas cette fois-là, autant valait se restaurer tout de suite. [...] Il n'était même pas question de l'accident.”

**“NOUS COMMENÇONS
À NOUS INQUIÉTER
LORSQU'UN PETIT
CAMION ENVOYÉ PAR
LA FORTUNE S'ARRÊTA
À NOTRE HAUTEUR...”**

*Sur la route
de Bam,
Iran, juin.*





*Samina,
Kaboul,
Afghanistan,
juillet.*

"Pendant des siècles, la province de Kaboul [...] a fonctionné comme un sas entre les cultures de l'Inde, de l'Iran hellénisé, et par l'Asie centrale, de la Chine. [...] Puis l'Islam, dur et sans mémoire. Au VII^e siècle. Par la suite, ce carrefour en verra bien d'autres, mais je m'arrête là. Que le voyageur d'aujourd'hui, qui vient après tant de monde, se présente donc avec la modestie qui convient, et n'espère étonner personne. Il sera alors parfaitement reçu par les Afghans qui ont d'ailleurs oublié leur histoire."

**"LORSQUE
LE VOYAGEUR VENU
DU SUD APERÇOIT
KABOUL, [...],
IL SE FLATTE D'ÊTRE
ARRIVÉ AU BOUT
DU MONDE. IL VIENT
AU CONTRAIRE
D'EN ATTEINDRE
LE CENTRE..."**